



Agata Tuszyńska

Affaires  
personnelles

traduit du polonais  
par Isabelle Jannès-Kalinowski

*l'antilope*





Affaires personnelles

L'auteure remercie  
Dorota Barczak-Perfikowska, Grażyna Latos,  
Elżbieta Strzałkowska, Wioletta Wejman,  
pour l'aide qu'elles ont apportée  
à la préparation de ce livre.

La traduction de cet ouvrage a bénéficié du soutien  
du Centre national du livre.  
Cet ouvrage a été publié avec le soutien de l'Institut  
Alain de Rothschild.

Design de couverture, conception graphique  
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier  
Image de couverture : D. R. / Cédric Ramadier  
Édition : Anne-Sophie Dreyfus  
Titre original : *Bagaż osobisty*

*www.editionsdelantilope.fr*

© Agata Tuszyńska, 2018  
© Éditions de l'Antilope, Paris, 2020, pour la traduction française  
Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

Agata Tuszyńska

Affaires  
personnelles

traduit du polonais  
par Isabelle Jannès-Kalinowski

*l'antilope*

*« Ici, ils ont laissé d'eux-mêmes  
plus qu'ils n'avaient. »  
Henryk Grynberg  
(Plaque commémorative  
à la gare Gdański de Varsovie)*

## CICATRICE

Varsovie, gare Gdański, 19 mai 1969. Suite à la vague antisémite de mars 1968, un jeune étudiant à polytechnique quitte la Pologne. Ses parents, ses amis, des connaissances l'accompagnent à la gare.

Réunis par hasard dans cette gare varsovienne, ils ne savent pas encore qu'ils partiront bientôt, eux aussi, et seront amenés à témoigner.

Est-ce encore un hasard si, un jour, Jurek Neftalin m'a glissé la photographie de ces adieux sur le quai? Il me tendait alors le miroir dont j'avais besoin pour témoigner de leur expérience à la lumière de la mienne.

Des années plus tôt, un autre hasard m'avait rapprochée d'un de ces jeunes gens, Henryk. J'étais allée étudier outre-Atlantique, là où il construisait sa nouvelle vie. Ce hasard nous conduira sur la même voie pendant quinze ans. Beaucoup de choses nous rapprochaient, d'abord une généalogie d'identité, mais aussi une généalogie de la mémoire.

C'est pour Lui, pour Eux, que j'ai voulu immortaliser et raconter ces événements. Les raconter avec leurs mots, grâce à leur mémoire soudain ravivée.

Je me sers souvent de la mémoire des autres pour rapiécer la mienne. En abordant la période de la Deuxième Guerre mondiale, j'ai donné voix aux silences familiaux plombés. Pendant des années, ma mère m'avait dissimulé ses origines juives. Elle ne voulait pas que je grandisse dans la stigmatisation ou la peur, ces sentiments dont elle n'arrivait pas à se défaire.

J'avais dix-neuf ans quand elle m'a confié son secret. Petite fille, elle avait vécu dans le ghetto de Varsovie avant d'être cachée du côté « aryen ». Longtemps, je n'ai su que faire de cette histoire.

En mars 1968, j'avais onze ans et ne comprenais rien à ce qui se passait. Et même si je lisais des livres pas tout à fait de mon âge – essentiellement sur les camps d'extermination –, je ne me rendais pas compte que mon pays changeait. Je ne percevais pas les signes.

En mars 1968, quand le ciel est tombé sur la tête de mes protagonistes, je ne savais pas que j'étais du même monde qu'eux. Si j'avais été un peu plus âgée, je les aurais accompagnés sur ce quai de gare, j'aurais envisagé de partir, et je serais probablement partie.

Leur jeunesse s'est terminée à ce moment-là. Ils se sont sentis bannis. Ils sont brutalement devenus adultes. Ils sont devenus acteurs de l'Histoire.

Ils ont quitté leur ville natale et leur patrie, sans retour. À peine vingt ans après l'extermination de six

millions de Juifs. Avec un document de voyage stipulant qu'ils n'étaient plus citoyens polonais. Eux dont les parents, après les atrocités de la guerre, étaient rentrés en Pologne comme à la maison. Ceux à qui je n'ai pas dit au revoir.

À cette époque, je ne savais pas que le sort des Juifs me concernait d'une quelconque façon. Plus tard, quinze ans durant, j'ai partagé la vie d'un homme que la cicatrice de ce Mars n'a jamais cessé de faire souffrir. Jusqu'à ses derniers jours il en parlait, ces souvenirs étaient les seuls à lui tirer les larmes.

Dans *Notre printemps d'amertume*, Henryk Daszkiewicz, écrit : « *Mars. Malheureusement en Pologne, depuis la fin de la guerre, chaque génération a son mois d'amertume. Dans le spectre des drames nationaux, Mars n'est certes pas la plus grande tragédie. Pourtant l'évocation de ce mois provoque un frisson d'horreur particulier : un pogrom brutal visant étudiants et intelligentsia, une abominable et odieuse campagne antisémite, l'étreinte poisseuse de la propagande et de la terreur psychique. Le pouvoir tombe le masque et affiche son vrai visage devant la société entière : dépouiller l'idéologie dominante de toute marque de l'esprit romantique révolutionnaire.* »

\*

Je me rappelle ma mère à cette époque. L'air inquiet, penchée la nuit sur la radio qui grésillait. J'entendais

des bribes de conversations d'où émergeaient des mots qu'on ne disait pas à la maison, « guerre » ou « sioniste ».

Je savais qu'ils portaient, je ne savais pas pourquoi. On en parlait à voix basse. La sœur de mon grand-père et sa famille faisaient leurs bagages. On a vu arriver chez nous des petits pots en grès pour le lait caillé, une jatte et une spatule à gâteau, morceaux orphelins d'un foyer. Grand-père n'avait plus de sœur. Elle l'avait trahi. Il a ignoré ses voisins qui ne lui disaient plus bonjour, ou les conseils avisés et fielleux invitant « Mosiek à fichier le camp en Israël. » Il a pleuré, s'est tourné contre le mur et est resté ainsi allongé les années qui ont suivi.

Je l'ai appris beaucoup plus tard.

Je n'avais pas accès à la peur de ma mère. Je l'ai reproduite et ressentie des années plus tard. Les parents de mes personnages ont été confrontés à des défis similaires. Parler, ne pas parler. Révéler leur secret ou le dissimuler.

Leurs parents étaient plutôt de la génération des parents de ma mère puisqu'elle était fillette dans le ghetto. Les aînés avaient-ils plus de facilité à faire face aux échos de la guerre ? Avaient-ils peur ? Les pertes précédentes les avaient-elles endurcis ou au contraire affaiblis par peur de ne pouvoir en affronter de nouvelles ?

La guerre ne fait pas partie de mon expérience. Mars non plus. Mais ces deux moments de l'histoire me concernent. Et me touchent. Ils sont les miroirs

fondamentaux de mon identité. Je vois dans les deux des variantes de mon propre sort.

\*

En juin 1969, l'agence de presse polonaise révèle que 5 864 Juifs ont quitté la Pologne entre le 1<sup>er</sup> juillet 1967 et la fin du mois de mai 1968. L'ambassade des Pays-Bas à Varsovie, qui représentait alors les intérêts d'Israël, a délivré environ 20 000 visas. Selon d'autres sources, jusqu'en septembre 1968, 500 personnes émigraient chaque mois. Jusqu'à fin 1969, 12 000 personnes sont parties. Mais les départs ont continué pendant un an ou deux, voire plus... Depuis Mars, entre 15 et 20 000 personnes ont quitté la Pologne.

Ces gens venaient de grandes villes ou de petits villages, de Varsovie, de Łódź, Wrocław, Dzierżoniów, Legnica ou Płock. Les demandes du document de voyage étaient déposées par des professeurs et des étudiants, des médecins et des ingénieurs, des membres du Parti et des employés des services de renseignement, des militaires, des petits entrepreneurs et des artisans.

\*

Ce récit choral d'émigrés de Mars 1968 retrace différentes expériences de l'exil, la privation du pays de son enfance, la perte de sa patrie. Il raconte également comment lutter pour soi quand on atterrit dans une autre réalité, comment trouver sa place à l'étranger,

comment construire un nouveau monde avec lequel il faut – en partie – se familiariser.

Ils se connaissent depuis toujours. Depuis le bac à sable.

C'est dans la même école qu'ils ont eu leurs premières bonnes notes en calcul ou en composition sur *Pan Tadeusz* (*Messire Thadée*). Ils récitaient des poèmes de Vladimir Maïakovski et Władysław Broniewski. Au parc Łazienki, ils ont goûté leurs premiers baisers. Ils allaient au ski et dansaient le twist. Ils jouaient au bridge, lisaient Hłasko et Remarque. Ils se soutenaient les uns les autres depuis l'enfance.

Témoins mutuels de leur jeunesse. Indépendants et inséparables. Ils étaient proches. Ils formaient un groupe singulier, d'intellectuels varsoviens, ils avaient un statut à part. Ils avaient un lien géographique : tous habitaient un quartier résidentiel dont les immeubles n'avaient pas été détruits pendant la guerre, entre l'avenue Ujazdowskie, les rues Koszykowa, Mokotowska et Piękna, près de la colline Sz wajcarska, là où de nombreuses ambassades ont leur siège. Ces appartements étaient loués à de hauts fonctionnaires d'État, membres de l'appareil du Parti. Leurs parents qui occupaient des postes-clefs étaient parfois surnommés par plaisanterie *żydokomuna*, judéo-communistes. Ils se sentaient privilégiés, à part, et ne le cachaient pas.

Souvent les parents s'étaient connus pendant la guerre d'Espagne, en prison « pour communisme », ou sur un champ de bataille à l'Est. Ils croyaient en une nouvelle donne, de justice pour tous, qu'ils voulaient construire. Au mieux, dès les premières années suivant la Libération.

Les enfants ont grandi sous cette influence, celle de leur passé dramatique, dans une soif d'égalité et de justice. Ils ont ensuite tenté de se confronter à leurs choix, de s'y retrouver dans les contradictions. À l'âge adulte et plus tard. Avec plus ou moins de réussite.

Leurs foyers se démarquaient de ceux de leurs voisins polonais par le manque de traditions et de rites catholiques – ils ne connaissaient ni le Réveillon de Noël, ni la messe de minuit, ni les œufs de Pâques décorés. En revanche, ils connaissaient les oranges de Jaffa, les timbres colorés et les lettres de l'étranger. Et autre chose aussi. Les conversations inopinées, murmurées, dans une langue incompréhensible. Un sentiment de secret. Le passé.

Le passé de leurs parents – c'est-à-dire le drame de la survie sous l'Occupation. Dans les ghettos, du côté « aryen » ou à l'Ouest. L'angoisse d'aborder l'angoisse.

Les événements de Mars leur ont rappelé la menace et la stigmatisation de la guerre. Réapparaissait le spectre de la crainte et de la nécessité de se cacher. Les parents

voulaient avant tout protéger leurs enfants. Fuir pour protéger – c'était un réflexe. Quitter la Pologne – pays les menaçant de discrimination et n'offrant aucune perspective – semblait être la seule solution. Les aînés perdaient leurs postes et ce qu'il leur restait d'illusions. Le monde, censé s'ouvrir, se fermait aux jeunes. Leur judéité était devenue un stigmate. Le sentiment de rejet grandissait.

Mars 1968, la terre s'est effondrée sous leurs pieds.

Mars a tracé une frontière entre leur vie d'avant et la nouvelle. Entre l'enfance et la jeunesse, entre l'ignorance et la maturité, entre la sécurité et le danger. À la gare Gdański, ils ont dit adieu à la Pologne pour toujours. Ils ne savaient pas s'ils reverraient leurs parents un jour. Ils ont dû grandir. Se débrouiller loin de leur « patrie », ainsi qu'ils appelaient leur pays. Dès l'instant où ils en ont été privés, ils ne se sont plus jamais sentis chez eux nulle part.

Leurs affaires personnelles étaient essentiellement constituées de livres en polonais. La poésie avec laquelle ils avaient grandi, la prose en guise de leçon de vie. Et cette langue fut dès lors synonyme de monde.

Malgré la distance, les difficultés liées à l'émigration et la lutte pour exister en terre étrangère, ils n'ont jamais perdu contact. Personne ne les comprend mieux qu'eux-mêmes – mutuellement. Dans la langue de leur

jeunesse que leurs enfants ne sont pas capables d'apprécier aujourd'hui. Dans la confrontation perpétuelle avec cette terre que leurs parents avaient choisie comme leur. Parce qu'elle était la leur. C'était leur place.

Mars a changé le cours de leur vie. Il a corrigé leur identité antérieure. Des adieux, c'est toujours une ouverture. Avec le temps, ils se sont adaptés à d'autres mondes où ils sont devenus indispensables. Ils se sont construits de nouvelles vies à Stockholm, Tel-Aviv, Paris, New York, Toronto. Ils se sont reconstruits. Sans jamais cesser de se souvenir.

Un demi-siècle a passé. Les jeunes femmes et les jeunes gens de la gare ont mûri. Ils ont fini leurs études, fondé une famille, fait carrière dans de nouveaux pays. Ils ont élevé des enfants, eu des petits-enfants. Ils ont intégré les effectifs les plus prestigieux dans les domaines de la science, de la culture, des affaires. Ils sont professeurs, médecins, enseignants, scientifiques... En Suède, en France, au Canada, en Israël, en Amérique. Sans les aléas de l'histoire, la Pologne, leur patrie, aurait pu être fière d'eux.

Voici leur histoire.

L'histoire de ces gens qui rêvent encore aujourd'hui de quais de gare vides, qui cherchent des documents perdus. Ils mélangent les langues. Mais dans aucune, ils n'utilisent les mots « jamais » ou « toujours ».

Entre eux, ils parlent polonais.

Paradoxalement, le tour dramatique pris par leur histoire a souvent changé leur vie pour le mieux. Il leur a ouvert des perspectives qu'ils n'auraient pas eues en Pologne. Il leur a permis d'atteindre un statut auquel ils ne pouvaient rêver.

La mémoire est capricieuse et changeante. Tant celle des personnages de mes précédents livres que celle des héros de celui-ci. Pour les uns, à leur première boum, il y avait des tangos argentins, les autres sont sûrs que c'était un 33 tours d'Elvis. Les rendez-vous marquants sur la grand-rue à Zakopane prennent différentes expressions, tout comme les suites d'une promenade à Łazienki. Seuls les aspects sinistres de Mars, la sale odeur de la traque, la gravité de l'exclusion, laissent le même souvenir. Je me suis efforcée de restituer ces détails sans conséquences qui sont justement le signe que la mémoire souffre.

La mémoire advient. Comme le destin. Le quotidien y saupoudre son propre contenu, poussière ou éblouissement, il la forme, la transforme... L'éloignement polit les bords coupants. Il corrige sans cesse les centres de gravité et les points de repère.

Aujourd'hui, ils envisagent différemment cette époque, la décision, la douleur. Nous n'avons pas les mêmes conversations que celles que l'on avait il y a

des années. Ce quai de gare, tournant de leur vie, subit l'érosion du temps. Son appréciation évolue avec eux. En fonction du point de vue, du degré d'accomplissement, du chemin parcouru. Partir fut-il une catastrophe ou une nécessité? Un défi ou un besoin inéluctable? En faisant leurs adieux, ils ont poussé de nouvelles portes.

Vous à qui je n'ai pas dit adieu, où êtes-vous aujourd'hui?

Agata Tuszyńska  
Varsovie, le 30 décembre 2017



19 MAI 1969

### **C'était un lundi**

- Ce jour-là, on fête les 25 ans de la fin de la bataille de Monte Cassino.

- Władysław Gomułka, Premier secrétaire du Comité central du Parti ouvrier unifié polonais (POUP) participe à un meeting électoral réunissant des habitants des quartiers varsoviens de Praga et Grochów. La presse commente : « *En grande forme et direct, il a donné des réponses et des explications sur les thèmes des affaires étrangères, économiques et sociales.* » Il déclare que « le cours de la politique historique de la Pologne a passé avec succès son examen d'histoire » et que « la RFA bloque obstinément toutes les initiatives vers une détente en Europe ».

- La troupe de danse et de chant *Mazowsze* rentre d'une tournée en Espagne, au Portugal, en France et au Luxembourg.

- La firme pharmaceutique Polfa lance sur le marché le premier lot de pilule contraceptive *Femigen forte*.

Sa composition et ses effets sont identiques à ceux des pilules importées de RDA.

- Du 12 au 25 mai a lieu la XXI<sup>e</sup> édition de la course de la Paix. Parcours : Varsovie-Berlin. Bogdan Tuszyński assure la retransmission radiophonique. Les cyclistes polonais atteignent la troisième place au classement par équipe. Ryszard Szurkowski devient le nouveau prodige des blanc-et-rouge.

- Ouverture du XIV<sup>e</sup> Salon international du livre. La Pologne organise des foires à l'occasion des Journées annuelles de l'Éducation, du livre et de la presse.

- Sur la première chaîne de la radio polonaise est diffusé le 665<sup>e</sup> épisode du feuilleton radiophonique *Matysiakowie* (*Les Matysiak*) et le 474<sup>e</sup> épisode de *W Jezioranach* (*À Jeziorany*). L'écrivain Wojciech Żukrowski, auteur de *Kamienna tablice* (*Les Tables de pierre*) se livre dans l'émission *Zwierzenia wieczorne* (*Confidences au crépuscule*).

- La vedette française de la chanson, Juliette Gréco, passe au palais des congrès. Ovation debout quand elle entonne *Paris canaille*.

- Forte tension au Proche-Orient... « *Les lignes de cessez-le-feu sont constamment franchies par l'agresseur israélien. Les organisations de combat de la résistance arabe tentent des actions infructueuses.* » (*Sztandar Młodych, L'Étendard des jeunes*)

- Le pape Paul VI réexamine le cas de saints de l'Église catholique romaine. Si on a le droit de prier Saint-Nicolas, «l'Église ne garantit pas que les prières trouvent leur destinataire.»

- Fin de la rédaction du *Dictionnaire de la langue polonaise* en onze tomes entamée en 1958 sous la direction de Witold Doroszewski.

- La direction de production de la série *Quatre Tankistes et un chien*, saison 3, cherche des véhicules de la période de la Seconde Guerre mondiale.

- Objets trouvés (*Express Wieczorny, L'Express du soir*) : un carton de bocaux de mayonnaise trouvé dans un taxi, un béret d'homme trouvé rue Świerczewski, un parapluie trouvé dans un taxi.

- Le quotidien *Życie Warszawy (La Vie de Varsovie)* tire à 570 000 exemplaires et coûte 1 zloty. L'hebdomadaire *Przekrój (À découper)* coûte 3 zlotys.

- Un dollar américain coûte 100 zlotys au marché noir.

- Un paquet de beurre coûte 17,50 zł, une grosse miche de pain 4,80 zł, une petite 2 zł, le sucre 10,50 zł, un kilogramme de farine 6,70 zł, des raisins au chocolat 7,80 zł, un kilogramme de jambon 90 zł.

- Dans les pâtisseries, des écriteaux annoncent : «Tous les gâteaux à 2 zł.»

- Le salaire moyen s'élève à 2 174 zł, le salaire moyen d'un ouvrier de l'usine de voitures FSO, 3 000 zł, une

fonctionnaire de la poste gagne 900 zł, le directeur, 8 000 zł.

### **Dix jours avant**

- On fêtait le 24<sup>e</sup> anniversaire de la fin de la guerre.

### **La veille**

- Le 18 mai, dans le cadre de la mission Apollo 10, le module lunaire s'approche à 14 km de la surface de la Lune, confirmant la possibilité d'entreprendre des manœuvres d'alunissage. Il s'agit d'une répétition générale de la plus grande mission du programme, Apollo 11, avec Neil Armstrong, Edwin Buzz et Michael Collins qui entreront dans l'histoire en posant le pied sur la Lune le 20 juillet 1969.

### **Deux jours plus tard**

- Le 21 mai a lieu le jugement en appel des participants aux événements de Mars. Le procureur requiert une peine plus sévère. La Cour suprême confirme la sentence : trois ans et demi pour Karol Modzelewski et Jacek Kuroń, trois ans pour Adam Michnik et d'autres, deux ans et demi pour Józef Dajczgewand et

Jan Lityński, entre autres. Dans le cadre de la sentence, la période de détention préventive sera déduite de la peine à effectuer.

### **Quatre jours plus tard**

- Le 23 mai, *la Chasse aux mouches* d'Andrzej Wajda, avec Małgorzata Braunek et Zygmunt Malanowicz, représente la Pologne au Festival de Cannes.



## PREMIÈRE PARTIE - ICI

ELŻBIETA TURLEJSKA - J'ai longtemps hésité : aller ou ne pas aller à la gare. J'aimais prendre des photos, mais je n'étais pas sûre que ce soit convenable de photographier la tristesse de quelqu'un... J'avais peur, non pas des conséquences, mais que ça ressemble à un enterrement. Finalement, je m'y suis rendue, pour Mulek, le père de Jurek (Neftalin).

C'était la première et la dernière fois que je mettais les pieds dans cette gare. Seule, avec ma voiture, une Moskvitch. Jurek n'était pas vraiment un copain, plutôt le fils d'amis de mes parents. Son père, Samuel (nous le surnommions Mulek, sa femme le surnommait Samek), avait connu mon père avant la guerre au cours de leurs études de polytechnique. Mon père est mort pendant la guerre, mais l'amitié entre nos familles a perduré. D'autant plus que ma mère avait connu Nina, la mère de Jurek, pendant l'Occupation.

Les Neftalin étaient déjà là pour fêter mes huit ans, Mulek était témoin à mon mariage. Il racontait souvent qu'il changeait mes couches quand j'étais bébé, ce qui m'énervait.

Jurek était plus jeune que moi, j'étais en doctorat quand il a commencé ses études. Je ne faisais pas partie de sa bande. Il était le fils adoré de son père qui a été désespéré par son départ. Nina l'a pris plus calmement. Jurek, ça se voit sur les photos, était content de partir de chez ses parents. Il donnait l'impression d'aller vers une grande aventure.

Voici le deuxième cliché, Mulek et Jurek seuls au bout du quai, devant la locomotive. Jurek tient un paquet sous son bras, je ne l'avais pas remarqué avant. Quelqu'un a dû le lui donner sur le quai. À côté, il y a un employé de la gare. C'est ma photo préférée. Son père m'avait dit : « Je ne veux pas d'adieux sur un quai de gare, je vais dire au revoir à Jurek ici. » Et c'est ce qu'il a fait. On voit la cigarette qui ne le quittait jamais. Il lui a fait ses adieux, la cigarette à la main, et il est parti. On ne le voit plus sur les photos suivantes.

Ça, c'est le frère de Jurek. Là, Jurek et sa mère. Là, sa sœur, la tante des garçons. Et là – c'est Jurek qui me l'a dit –, Marysia, l'ancienne femme de ménage des Neftalin. La plaque de destination. On a écrit à l'époque « départ pour Israël ». Comment ça, Israël ? Jurek n'a jamais voulu aller là-bas, je me demande même s'il y est allé depuis...

Et puis il est monté dans le train... Là, le train s'éloigne. C'est la dernière photo. Les adieux n'ont pas duré longtemps, une demi-heure, pas plus.

J'ai pris des photos comme ça venait, sur le vif, personne n'a posé. Tiens, une photo floue, ils sont tous de dos. Je n'avais pas beaucoup de temps. Je marchais le long du quai et je mitraillais. Je ne connaissais presque personne. Jurek est capable d'identifier tout le monde, il connaît même leur histoire. Celui-ci s'est mis à boire, celui-là est un grand professeur. Moi, je ne sais absolument rien d'eux. Tous ces amis étaient juifs? Pourquoi juifs? Je ne crois pas... C'était juste des copains.

Après le départ du train, je suis vite allée à ma voiture, sans attendre personne. Je devais retourner au travail, j'étais pressée. Non, ce n'était pas une ambiance d'enterrement.

J'ai fait ces photos avec un Zenit 3, un appareil soviétique. Ma mère me l'avait rapporté de Moscou. Je ne crois pas qu'il fonctionne encore aujourd'hui. Le Zenit, c'était une copie du Leica allemand. Un reflex 35 mm.

J'ai vingt-quatre clichés, ceux que j'ai eu le temps de prendre avant le départ du train. Si ça avait duré plus longtemps, j'en aurais pris plus. Ils tiennent sur une seule pellicule. Après le départ de Jurek, j'ai développé moi-même les négatifs, j'ai fait des doubles et je les ai donnés à Mulek. Il m'en a été reconnaissant. Ça m'a rassurée. Il a dû les envoyer à Jurek. Des années plus tard, il m'en a reparlé, c'était le moment de se souvenir.

ZBIGNIEW ZGÓDKA, agent de quai - Sur cette photo, j'ai quarante ans. J'étais remplaçant du chef de quai à la gare Gdański. J'aurais dû être en uniforme, et là, j'ai juste un pull, je suis en civil.

On travaillait par rotation tous les trois jours de sept à dix-neuf heures. Le convoi venait de Moscou, on permutait les wagons, on en ajoutait pour le trajet Varsovie-gare Gdański / Vienne. Le train changeait de numéro à partir d'ici. Il prenait un nouveau départ.

## **Le quai**

**19 mars 1969, Varsovie, gare Gdański**

JUREK NEFTALIN - J'avais déjà bu un coup et fait mes adieux à mes copains de polytechnique. Je leur ai dit : « À la gare, ils filment les gens. Ne venez pas. »

Quelqu'un a dû me déposer en voiture. Il faisait chaud. Ça, c'est la veste en cuir que ma mère m'a donnée. Paré pour l'aventure.

J'allais voir des amis, ma voie était tracée.

PAWEŁ WOLF - La gare était minable, sans toiture. Je ne la connaissais pas. C'était une gare de transit, pour les trains internationaux. Moi, je n'ai jamais voyagé à l'étranger. Un seul et long quai. J'ai vu le train Moscou-

Oslo. Aujourd'hui encore je me demande comment on va en Suède. Par le Danemark ou en ferry?

Il fallait que je sois là. Jurek était un copain proche, je devais lui dire au revoir. Il n'y avait pas d'autre copain étudiant. On se connaissait d'avant nos études.

Pourquoi l'uniforme? Dans mon cursus, j'avais un cours d'éducation militaire, justement le lundi. Je n'avais pas eu le temps de me changer. Quand je suis sorti de la gare, la police m'a arrêté et m'a demandé mes papiers. Ensuite, j'ai été convoqué chez le directeur. On m'a interrogé : qu'est-ce que je voulais prouver? Pourquoi moi, un Polonais, je traînais avec des Juifs? J'ai répondu qu'un ami à moi s'en allait. Ils m'ont laissé tranquille.

Peur? Avant, ça ne m'avait pas effleuré l'esprit que je pouvais avoir des soucis. En mars 1968, j'ai eu peur, ça oui.

**JACEK ANDRZEJEWSKI** - Est-ce que c'était des adieux tristes? Oui et non. On était jeunes, curieux de connaître le monde. Quand j'ai décidé de partir, j'étais dans un état d'esprit positif. Mais chacun l'a vécu différemment. Pour les vieux, c'était plus difficile, pour les jeunes c'était un monde qui s'ouvrait. Merci, général Moczar, de nous faire voir le monde – je me suis dit à l'époque.

JOANNA ROSE (JOASIA) - Je ne sais pas si j'étais aux adieux de Jurek. Je devais y être puisque mon amie Halka y était.

La gare? C'était un tremplin pour une nouvelle vie. Mais aussi la fin du monde, un trou noir.

STEFAN ULMAN - Quand Jurek est parti, ma mère est allée à la gare. Elle lui a confié des jumelles pour moi. J'ignore pour quoi en faire. « Prends soin de Stefan », elle lui a demandé, « il est en mauvaise santé. »

WŁODEK KOFMAN - Je suis venu par solidarité. Je partais moi-même un mois plus tard. Presque tout le monde souriait, pas de joie mais pour encourager Jurek.

BARBARA ARSKA-KARYŁOWSKA - J'ai accompagné Jurek à la gare. On était devenus amis. Ma grand-mère l'adorait. Quand il venait à Podkowa Leśna, il demandait toujours : « Docteur, est-ce que je dois tailler quelque chose? Ou faire un trou quelque part? »

Je suis allée à la gare en tramway. Je suis rentrée seule. Ces adieux étaient très tristes. Pourtant on rigolait tout le temps. Sans arrêt. Je ne me souviens pas que quelqu'un ait pleuré à la gare.

RYSIEK SZULKIN - Quand on est allés dire au revoir à Jurek, j'étais en première année de mathématiques. Je savais que j'allais partir, moi aussi.

IRENA BOGUSZ-GREGORI (IRKA) - Je ne me rappelle aucun départ de la gare Gdański... Si je n'avais pas vu

les photos, je n'aurais pas cru y être allée. Mais... j'y étais forcément.

ANKA KARPIŃSKA DE TUSCH-LEC (ANIA) - J'avais une veste en daim vert. Je portais des lunettes rondes. Je savais déjà que, moi aussi, je partirais. Parfois, l'ambiance était gaie à la gare, cette fois non.

MARIA CENDROWSKA - On m'a avertie que Jurek partait, je ne sais pas comment puisque je n'avais pas le téléphone. Je n'ai pas voulu savoir pourquoi. Je savais seulement que Jurek partait pour la Suède. Cela faisait longtemps que je ne travaillais plus chez eux, j'avais trois enfants. J'étais triste qu'il s'en aille. Parce que je l'aimais bien, on se connaissait depuis tellement d'années.

Sur le quai, ce n'était pas très gai. C'était triste même. Les Neftalin, je ne les ai pas vus pleurer.

PIOTR SZTUCZYŃSKI - 19 mai 1969. Je me souviens. Il faisait assez beau. Et puis c'est tout.

Tu veux partir, eh bien pars. On n'en fera pas un drame. Notre frère était rationnel. Il avait pris la décision de partir, il était complètement euphorique. Pas de larmes.

JUREK NEFTALIN - J'aurais voulu que Buška soit là. Elle n'est pas venue. J'avais le cœur serré.

Mon compartiment était plein. Un Suédois et un Yougoslave. J'avais de la vodka et du saucisson, deux contrôleurs soviétiques se sont assis avec nous.

KRZYSIEK MELCHIOR - Je n'étais pas là pour dire au revoir à Jurek, à Varsovie. Je l'ai accueilli le lendemain, à Göteborg.

## Miroir

WITEK GOLIAT - Bien sûr, je savais qu'on était juifs. Les antisémites nous le rappelaient suffisamment souvent. Les copains dans la cour disaient que pour un youpin j'étais sympa.

Je n'ai pas spécialement souffert de ma judéité. Cela dit, personne n'aime être montré du doigt.

ZOFIA KARŁOWICZ-PERZYŃSKA - J'ai appris que j'étais juive par hasard. C'est Andrzej Mailer (lui aussi était juif) qui me l'a dit en 1966. Je ne me rappelle pas comment, mais je me souviens qu'il était étonné de me l'apprendre. J'ai demandé à mes parents si c'était vrai.

Ils étaient tous les deux dans la salle de bains. Papa s'est coupé en se rasant. « Oui, c'est vrai », ont-ils dit, « mais on est nés ici, on vit ici. Ici, c'est chez nous. »

HALKA RUBINSZTEIN-DUNLOP - Depuis quand je sais que je suis juive? Depuis ma naissance. Avec un nom comme le mien, difficile de ne pas savoir.

Quand j'ai commencé à aller à l'école, mon père m'a expliqué que j'étais « d'origine juive ». Je lui ai demandé

si c'était bien ou pas. Ça l'a énervé d'avoir une fille aussi bête, il m'a envoyée voir ma mère. Elle m'a longuement raconté l'histoire récente des Juifs. Je n'ai rien compris. Je ne sais pas comment on peut expliquer ça à un enfant. Elle a fini par se lasser puis m'a dit : « Demain quand tu iras à l'école, si quelqu'un t'insulte, frappe-le! »

J'étais la plus petite de la classe. Je me rappelle un garçon, deux fois plus grand, qui s'est approché de moi et m'a traitée de sale Juive. Il était gros et laid. Je l'ai frappé. On a voulu me renvoyer de l'école.

Un jour, je jouais à la marelle avec une petite fille qui habitait de l'autre côté de la rue. Son père s'est penché à la fenêtre, il a jeté une brique vers nous en hurlant : « Les Juifs, ça joue pas ici! »

Sans cesse, on nous rappelait qu'on était juifs. Une fois par semaine, un prêtre venait donner le cours de religion. Notre institutrice me faisait sortir avec un autre camarade. Sur quarante personnes, il n'y avait que nous deux dans le couloir. Ce n'était pas le prêtre qui nous chassait, mais l'institutrice.

**KRZYSIEK MELCHIOR** - J'ai appris que j'étais juif quand j'avais dix ans. Je m'étais toujours demandé pourquoi mes copains d'école avaient une grande famille avec de nombreux parents alors que nous, on n'avait personne. Juste un père, une mère et des frères et sœurs. Ma mère avait encore une cousine, partie en Israël en

1956. C'est là que, pour la première fois, j'ai entendu parler de nos origines. Je n'ai pas compris grand-chose.

Une autre fois à l'école, quelqu'un m'a crié : « Espèce de Juif! » Je ne m'en suis pas trop inquiété. J'ai demandé à mes parents ce que ça voulait dire. J'ai appris que toute ma famille était morte à Treblinka et à Auschwitz.

**BARBARA ARSKA-KARYŁOWSKA** - En maternelle, personne ne voulait jouer avec moi. On m'appelait : « la Juive », peut-être parce que je n'arrivais pas à me signer et que je n'allais pas à l'église. Je me trouvais affreusement laide. Je me sentais différente. Ma sœur m'a raconté qu'un jour, elle faisait la queue avec moi, j'avais quatre ans et quelqu'un l'a interpellée : « Qu'est-ce qu'elle fait là, cette petite Juive? » Elle s'est indignée : « C'est pas une Juive, c'est ma sœur! »

Je me souviens de la maternelle. J'avais terriblement peur d'y aller. C'était une torture. Je pleurais tous les jours. Une grande fille costarde, surnommée Buba, avait installé des chaises en rond pour faire une cabane. Tout le monde jouait dedans. J'ai essayé de me joindre à eux. Ils n'ont pas voulu.

J'ai un seul souvenir chouette à la maternelle. Un petit garçon que je ne connaissais pas est venu me voir et m'a dit : « Personne ne veut jouer avec toi? Avec moi non plus. Maintenant, je jouerai avec toi. » Je l'ai retrouvé ensuite en Première.

Au lycée, Ania Karpińska m'a demandé pourquoi je ne venais pas à la TSKŻ. Pour quoi faire? D'abord, je ne savais pas ce que c'était la TSKŻ. Elle m'a expliqué. L'Association socio-culturelle des Juifs. J'ai répondu : «Mais je ne suis pas Juive!» «Vraiment?» Elle m'a dit d'aller me regarder dans le miroir. C'est exactement ce qu'elle a dit : d'aller me regarder. J'y suis allée. Je me suis regardée mais je ne savais pas ce que je devais chercher. J'ai demandé à mon père. Il n'a pas voulu le reconnaître.

Finalement, c'est grand-maman Hertz qui a pris les choses en main. La mère de ma mère. J'étais très proche d'elle. Elle m'a expliqué : si quelqu'un est juif ou pas, c'est sa décision. Personne ne peut lui imposer. Oui, dans notre famille il y a eu des Juifs, mais elle ne se sentait pas juive, donc elle ne l'était pas. Et moi, je n'avais qu'à choisir.

**JOLANTA FELICJA KNOBEL (JOLA)** - Ma mère et ma grand-mère m'ont fait baptiser avant ma première communion. Elles voulaient me protéger de la judéité. Je me souviens ma première fois à confesse. Je ne comprenais rien. Dire si j'avais péché? Ce que j'avais fait de mal?

Je me suis toujours sentie différente. Maman était contrariée que je n'aie pas le bon faciès, j'avais celui de mon père. Ma sœur avait hérité des yeux bleus de notre grand-mère polonaise.

J'étais en huitième quand papa a décidé d'émigrer. On a pris l'avion tous les deux pour Paris. Au début, j'ai habité dans un internat juif. J'allais à l'école de filles. J'étais bonne élève. J'avais deux amies, une Juive et une protestante. Les institutrices m'aimaient parce que je travaillais très bien.

Papa n'était pas pratiquant. Il m'a emmenée une fois à la cathédrale Notre-Dame, il a posé une pièce à côté d'une statue du petit Jésus. À Paris, il avait une sœur, tata Sala, qui avait fui la Pologne juste après la guerre. Une vraie Juive. Elle appelait maman : « la goy ». Les gens qui rendaient visite à ma tante avaient des numéros tatoués sur l'avant-bras. Sur les jambes, elle avait des cicatrices laissées par les crocs des chiens des camps. Des conversations d'adultes, je me rappelle les mots « Birkenau », « Ravensbrück », « Dachau ». Les récits des hivers où ils devaient rester des heures debout nus dans la neige. Je ne pouvais pas comprendre.

Au bout de trois ans, je suis allée en vacances en Pologne, chez maman. On ne m'a pas laissée repartir. À Varsovie, je me suis tout de suite sentie intruse. Ma sœur était furieuse de devoir partager sa chambre avec moi. Maman voulait me forcer à changer. Et son mari ne m'acceptait pas du tout.

Un jour, maman m'a envoyée chez le cordonnier. Le vieux monsieur s'est adressé à moi en yiddish. J'ai

voulu répondre, mais je savais que je n'avais pas le droit. Maman me le répétait sans cesse. Alors je suis restée plantée là, à faire semblant de ne pas comprendre.

À l'école, on me traitait de Juive parce que le vendredi je mangeais un sandwich au saucisson. Maman et son second mari, un communiste, ne faisaient pas maigre.

J'entendais tout le temps : « Tu es tzigane ou juive ? » J'avais un grand nez. Et des complexes. Je n'ai pas rechigné quand maman m'a fait opérer du nez. Avant la rentrée universitaire, dans un hôpital militaire. Elle ne voulait vraiment pas que j'aie l'air juive. Et pourtant je l'étais.

**HENRYK DASZKIEWICZ (HENIEK)**<sup>1</sup> - Un jour, notre professeure de russe, mademoiselle Czebiołka, a distribué une nouvelle sur plusieurs feuilles. J'ai automatiquement regardé la dernière page. « Ça, c'est bien un Juif », a-t-elle commenté. La classe a explosé de rire.

**URSZULA HIBNER-BONNET** - Une fois, je suis rentrée tout excitée à la maison et j'ai crié : « Maman, on va monter *La Noce* de Wyspiański ! Je suis tellement contente, j'ai eu le rôle de Rachel. » Et maman de

---

<sup>1</sup> Les citations de Henryk Daszkiewicz sont extraites de son livre posthume, publié sous le nom de Henryk Dasko, *Dworzec Gdański. Historia niedokończona [Gare Gdański. Une histoire inachevée]*, Wydawnictwo Literackie, Cracovie 2008.

répondre : « Oh ! Le sang de nos ancêtres coule en toi. »  
« Mes ancêtres étaient acteurs ? » Maman a ri. Ensuite elle m'a expliqué. Je n'ai pas complètement saisi.

Une autre fois, en cours de polonais, j'ai critiqué une nouvelle d'Eliza Orzeszkowa. Un camarade s'est levé et a dit que certaines personnes n'avaient pas le droit de critiquer les grands auteurs polonais. J'ai demandé : « Quelles personnes ? » Il m'a regardé dans les yeux : « Les Juifs et les parvenus. » Tout le monde s'est tu. « Ce n'est pas gentil de dire ça », a réagi le professeur. Je suis sortie de la salle. Le lendemain, ce garçon a apporté des disques de l'Ouest à l'école. Pendant la récréation, ils ont tous dansé, oubliant l'incident de la veille. Quelqu'un a bien essayé de dire que c'était mal, mais comme personne ne m'avait frappée, ce n'était pas si grave...

**JACEK ANDRZEJEWSKI** - Tout le monde savait que j'étais juif, sauf moi. On n'en parlait pas à la maison. Quand j'étais petit, c'est vrai, j'entendais parfois « eh, youpin ! » et des rires, mais je n'y prêtais pas attention. La fois où j'ai dit du mal des Allemands, ma mère, qui avait été en camp de concentration, m'a expliqué : « Tu ne peux pas dire ça, ce n'était pas les Allemands, c'était les nazis. »

J'ai appris que j'étais juif à l'âge de seize ans. Je devais aller passer l'examen d'entrée à l'école d'arts plastiques Antoni Kenar de Zakopane. Ma mère, auteure de